

MYTHES ET CRÉATIONS ENFANTINES

Michel Perrin

J'ai lu et relu les créations des enfants de la classe du cours préparatoire de Pierre Colin. Elles m'ont beaucoup touché. J'ai lu également leurs prolongements, terme des échanges avec J. et C. Held, écrivains pour enfants. Au sujet de ces productions on pose à l'ethnologue des questions embarrassantes : "peut-on répertorier les mythes que véhicule cet imaginaire collectif", "peut-on entreprendre une comparaison féconde entre les images des enfants et les images archétypales mises au jour par les grandes enquêtes anthropologiques ou religieuses ?"

J'ai une grande familiarité avec une mythologie particulière : celle des Indiens goajiro du Venezuela et de Colombie, avec laquelle j'ai eu un tête à tête de plusieurs années. C'est essentiellement cette familiarité qui a forgé l'idée que j'ai aujourd'hui de ce qu'est un mythe, une mythologie et la "pensée mythique". Et c'est au nom de cette pratique, plus peut-être qu'en celui d'innombrables lectures de "science" ethnologique, que je répondrai, intuitivement, qu'il ne s'agit pas ici de mythes mais qu'on y trouve à l'oeuvre des mécanismes fondamentaux de la "pensée mythique" à l'état embryonnaire. Je vais tenter de justifier cette intuition !

Spontanément je place ces textes dans le domaine de la poésie, ou plus modestement du jeu avec les mots. Dans un premier temps au moins, j'oppose donc poésie et mythe, même si ce dernier est souvent reconnu comme porteur d'effets poétiques et riche en jeux de mots. Je dois alors tenter de désigner ce que j'entends par poésie, désigner, non définir car -cette propriété est commune au poème et au mythe- il semble qu'on reconnaisse la poésie a posteriori...

Mais -pardon pour les poètes, tant pis pour les théoriciens de la poésie-, ma culture poétique est faible et mes références sont hors du courant : disons tout net qu'en écrivant ces lignes, je pense à J. Prévert,... comme j'ai immédiatement pensé à lui en lisant les travaux des enfants poètes de l'insti-

tuteur poète qui les a stimulés. Je vois comme source essentielle de l'effet poétique le phénomène de "décentrage": décentrages par rapport au sens usuel, par rapport à la syntaxe usuelle. Si bien que des mots, des phrases, deviennent polysémiques et qu'il se crée un univers à plusieurs dimensions qui s'oppose à la linéarité de la prose. Produits d'une recherche savante, ces décalages se répètent tout au long du poème -ce qui fait son unité, sa "force"- et dans une certaine mesure tout au long de l'oeuvre du créateur -ce qui lui donne un "style"-. La mise au jour de ces effets -pas forcément utilisés consciemment par le poète- révélerait ce que certains appellent la structure du poème de l'oeuvre poétique (1)

Chez les enfants -mes références sont ici ma pratique de père de famille- il y a un goût certain du jeu avec les mots. Ce jeu, encouragé par les parents charmés par les imitations maladroitement ou manquées, par les déformations involontaires qui l'accompagnent rejoignant parfois spontanément l'effet poétique, repose sur des mécanismes tels que l'assonance ("un pique qui piquait avec ses piquants", "petites bulles pleines de petites lunes",...), la "variation" à partir de mots composés pris au pied de la lettre (piano à queue, piano à fanon,...), la personnification ("les arbres avaient froid", "la mousse dormait") -commune d'ailleurs à la poésie ("Oh, lac..") et à la tradition de la littérature enfantine, -sans compter les simples maladresses. Souvent pure restitution déformée du langage des parents, frais, apparemment libre, ce jeu charme ; car il déclenche des réactions narcissiques, reproduit parfois les mécanismes du rire, etc.. Mais au fond ne reste-t-il pas assez pauvre ?...

D'où vient alors la richesse des textes suscités par Pierre Colin ? Certainement de son influence. Il a fait naître un ordre subtil dans les sécrétions ponctuelles des enfants et les a ainsi rapprochées de la poésie...

Dans le travail des écrivains pour enfants, je vois essentiellement une linéarisation de ces "créations enfantines", un entre-deux : ils ont gardé des "décentrages" d'ordre poétique

(1) Voir par exemple "les chats" de Baudelaire soumis à une telle opération de décryptage par C. Lévi-Strauss et R. Jakobson ("Les chats" de Charles Baudelaire, *L'homme*, Tome 2, N°1, janvier-avril 1962, pp. 16-21).

mais introduit la logique linéaire d'un discours. Ces textes perdent en qualité poétique mais gagnent en "cohérence immédiate", et donc en valeur éducative, supposant qu'ils aideront l'enfant à acquérir ou à dominer cette logique du discours linéaire et univoque qui leur manque encore.

Pourquoi vouloir comparer ces travaux enfantins aux mythes des sociétés sans écritures ? Tout d'abord, je l'ai déjà dit, parce que les mythes ont eux aussi une valeur esthétique, comme la poésie, et qu'ils mettent en scène des éléments, des personnages familiers du monde des enfants, enfin qu'ils personnifient la nature. Mais il y a d'autres raisons. L'une, historique, inavouable, peu glorieuse mais néanmoins réelle, remonte à l'époque de ceux, philosophes ou "ethnologues de fauteuil" qui, au siècle dernier, affirmèrent que les mythes témoignaient de la manière de penser des "primitifs", pensée "prélogique", ou même sans logique du tout, irrationnelle, **enfantine** : jugement d'une certaine manière confirmé par Freud qui, en 1913 dans **Totem et Tabou**, développa un parallèle entre l'enfant et le "sauvage" considéré comme une représentation vivante de nos ancêtres, parallèle étayant sa théorie selon laquelle l'ontogénèse (le développement de tout être humain) reproduirait la phylogénèse (l'évolution de l'espèce humaine). D'où le sens le plus "vulgaire" donné au mot **mythe** : une explication fallacieuse, cocasse, déroutante, radicalement différente de l'explication rationnelle, logique. Ce sens ne peut cependant pas faire oublier tous les autres : "récit fabuleux, souvent d'origine populaire, qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la condition humaine", "représentation de faits déformés ou amplifiés par l'imagination collective, par la tradition", "pure construction de l'esprit", "expression d'une idée, exposition d'une doctrine ou d'une théorie au moyen d'un récit poétique", "représentation idéalisée de l'état de l'humanité dans un passé ou un avenir fictif", enfin "image simplifiée, souvent illusoire, que des groupes humains élaborent ou acceptent au sujet d'un individu ou d'un fait qui joue un rôle déterminant dans leur comportement ou leur appréciation" (extrait du dictionnaire **Le Petit Robert**, 1970).

Mais ce n'est bien sûr pas à la définition "vulgaire" et défavorable du mythe évoquée plus haut que font allusion ceux qui s'intéressent à l'imaginaire, mais plutôt, je le suppose à la première à être présentée dans **Le Petit Robert** : "récit fabuleux, souvent d'origine..."

Pour ma part, c'est celle que je choisirais. Pourquoi alors les textes des enfants ne mériteraient-ils pas le nom de mythes ? Avant de répondre, j'ajouterai une autre définition du mythe, plus détaillée, donnée par Jean-Pierre Vernant, un spécialiste actuel de la mythologie grecque : "... dans ce que nous appelons mythes, nous avons un ensemble fort disparate : des versions fragmentaires, des transpositions littéraires, de vastes élévations à vocation théologique,... Ce que ces textes ont en commun, c'est en premier lieu, de s'inscrire dans une même tradition qu'ils peuvent modifier sur beaucoup de points mais à charge d'en respecter les contraintes, de se soumettre à une sorte de soubassement catégoriel qu'elle leur impose, sous peine pour le message, de perdre l'intelligibilité qu'il comporte dans cet ensemble. C'est ensuite d'être des récits visant à charmer, mais des récits sérieux et qui, sur le mode du fictif et du fantastique, parlent des choses essentielles de l'existence humaine. C'est enfin, de mettre en scène des agents qui accomplissent des performances de telle sorte que la situation originelle se modifie au cours de la narration et qu'elle n'est plus, à la fin, ce qu'elle était au début. Les opérateurs sont des puissances de l'au-delà, c'est-à-dire que leurs actions se déroulent dans un autre temps, sur un autre plan et suivant un autre mode d'être que ceux de la vie humaine ordinaire" (extrait d'un "Dossier du centre Thomas More", 1974). Définition un peu trop limitative me direz-vous, mais qui a le mérite de ne pas contredire l'expérience que j'ai du mythe ...

Il ne s'agit pas ici de refuser le noble titre de mythe à ces textes enfantins en fonction d'une définition raisonnable mais tout de même discutable, sinon de montrer qu'il y a entre les créations des enfants et les mythes une différence fondamentale : le mythe est un autre langage, au-delà du langage ordinaire sur lequel il s'appuie. Derrière un sens

Mythes et Créations enfantines

ordinaire, marqué par la bizarrerie, l'étrangeté, il porte un sens caché, sorte de code qui reste généralement inconscient à ceux qui l'utilisent. Un mythe, élément d'un ensemble plus large constituant une mythologie, est un discours qui, entre autres, attribue un certain nombre de qualités à des êtres, à des choses (naturels, ou plus souvent supra-naturels) qui s'opposent à d'autres chargés de qualités contradictoires. Ainsi peut-on mettre en évidence dans une mythologie, ou parfois même à l'intérieur d'un seul mythe, un système de relations entre des éléments (êtres, choses, actes,...) qui deviendront ainsi porteurs d'un sens qui n'est pas dit explicitement : ils seront devenus symboles.

Par exemple, je pense avoir montré dans **Le chemin des Indiens morts** (1976) que les éléments du monde symbolique goajiro étaient répartis en deux classes dont deux être mythiques, **Juya** et **Pulowi**, véritables personnages-principes, seraient les représentants, et les révélateurs : c'est à travers eux, et toutes les qualités contradictoires qui leur sont associées, ainsi qu'à travers leurs émissaires ou leurs alliés, également polysémiques, que les Goajiro pensent leur monde, expriment leur philosophie et exposent leur religion. C'est dans le fait qu'il y ait arrangement, logique cachée, résultant de cette polysémie attribuée à certains éléments et de règles logiques simples telles qu'homologie, symétrie, opposition, etc... reliant ces éléments que réside la particularité du mythe. C'est aussi dans le fait que la pensée mythique, inconsciemment recherche la cohérence. En cela, le mythe ne diffère peut-être pas beaucoup de la poésie. Mais la logique inconsciente régissant celle-ci est sans doute plus particulière, bâtie sur des règles plus souples ; elle laisse plus d'importance à la trame narrative. Le mythe s'éloigne certainement plus du récit d'enfants, probablement beaucoup moins organisé : il y aurait encore plus de différences entre le dessin d'un enfant de six ans, une peinture de J. Miro, qui a récupéré et organisé certains éléments émanant des enfants (ou une peinture de Picasso "inspirée" par les arts des "primitifs"), et le **mandala** d'un temple tibétain, consciemment symbolique, qu'entre le dire du même enfant, un poème de Prévert et un mythe sud-américain. C'est-

à-dire que l'on peut certainement retrouver dans les premiers (les travaux de l'enfant) des éléments qui entreront dans les derniers en tant que symboles (encore faudrait-il s'entendre sur ce que l'on entend exactement par ce mot-là), mais cela ne fera pas pour autant "fonctionner" le récit comme un mythe parlé (ou tracé) : d'un côté des éléments agencés "spontanément", de l'autre des structures (inconscientes).

Là se pose la seconde question : trouve-t-on dans ces créations enfantines des "éléments archétypaux", c'est-à-dire, si l'on retient le sens de Freud, des symboles, des éléments qui traduiraient les objets de la libido, ou bien celui de Jung : des sortes d'a priori mentaux caractéristiques de toute l'espèce humaine, des symboles fondamentaux communs à toute l'humanité parce que relevant d'une partie de l'inconscient qui serait commune à tous les individus, l'inconscient collectif. Ils seraient alors "ouverture sur le sacré", car "aspiration à l'inconditionné", à l'absolu et à la totalité (J.P. Vernant, *op. cit.*) ? Dans tous les cas, archétypes, ou symboles, s'opposeraient aux signes linguistiques : ils seraient polysémiques, porteurs de sens occultés, aptes à se charger sans cesse de nouvelles valeurs expressives : *"A la délimitation précise des signes, à leur pouvoir de distinction des objets, à la régularité de leurs combinaisons, va s'opposer la souplesse des symboles qui peuvent glisser d'une forme à l'autre et font confluer dans une même structure imaginative dynamique les secteurs les plus différents du réel, qui font s'effacer les frontières entre les faits humains, les réalités sociales, les forces naturelles et les puissances de la surnature... Le symbole vaut par lui-même, par sa puissance de développement indéfini..."* (J.P. Vernant, *op. cit.*)

Plus précisément on me demande si "le soleil à deux têtes, ou Alphabette a deux têtes, marquant une fascination pour le bicéphale, ne fait pas écho aux mythes fréquents de divinités bipolaires ambivalentes ou de jumeaux originels...". Tenter de répondre à cette question devrait permettre de faire percevoir plus clairement encore la différence entre mythe, symbole (ou archétype) et peut-être... poésie. Certainement la bicéphalie, les divinités bipolaires, les jumeaux apparaissent souvent dans les mythes. Pour cela ils relèvent

de ces éléments qui, plus que d'autres, ont valeur d'archétypes, de "symboles universels", éléments dont les mythes font leur matière essentielle ... Mais, à supposer qu'ils soient apportés par un imaginaire propre à l'enfant et non par l'adulte -maître, parent, ou lecteur-, à ce niveau ils ne sont encore que matière obscure, informe : dans toutes les sociétés ou presque les mythes utilisent les jumeaux, mais pour ensuite les séparer de différentes manières, les opposer en leur attribuant des qualités contradictoires mais variées : ils deviennent alors symboles culturels spécifiques. Cette spécificité est alors caractéristique de la société qui a créé, qui a "secrété" le mythe, la mythologie... Si la bicéphalie, la gémellité, etc..., servent manifestement à résoudre un problème que les hommes se posent universellement -celui de la contradiction mais aussi de la complémentarité entre unité et dualité, entre identité et altérité, entre individu et couple,...- chaque société le résoud différemment : peu significatifs, les jumeaux s'effacent, dans la mythologie goajiro devant le couple homme/femme (**Juva/Pulowi**), tandis que les Dogons les mettent au premier plan.

De même le serpent, chargé d'une valeur symbolique dans d'innombrables sociétés -peut-être parce-qu'il est doté de valeurs contradictoires : capable de muer, de tuer, d'être beau ; souterrain, froid, mais vivant ; vivipare ou ovipare ; à forme de phallus, etc..-, sera presque partout le terme d'un couple d'oppositions, mais ce couple pourra être différent : les Goajiro l'associent à **Pulowi**, la femme mythique, à l'arc-en-ciel, à la sécheresse ; les Murngin de la terre d'Arnhem à la pluie, à la classe des initiés mâles, etc.. (voir C. Lévi-Strauss, **La pensée sauvage**, 1962). Il n'y a pas de vocabulaire universel du mythe qui permettrait de le déchiffrer immédiatement : chaque mythologie crée un arrangement qui lui est propre, selon un certain nombre de règles logiques simples, qui elles semblent universelles.

Et c'est bien là ce qu'il manque aux créations des enfants: les êtres qu'ils ont créés, même s'ils relèvent des archétypes, ne rentrent pas encore dans un système. Tout au moins je le suppose...

Mais, dira-t-on, j'ai oublié un point capital : il s'agit,

comme pour le mythe, de créations collectives. En effet, c'est un point essentiel : une mythologie, un mythe sont œuvres orales, collectives, exprimant tout à la fois une manière de vivre, une manière de penser, un milieu de vie, une philosophie, des obsessions, des angoisses propres au groupe qui les a secrétés. *"Une mythologie est avant tout modelée par le lieu et le mode de vie des hommes qui se sont acharnés à la transmettre de génération en génération, et elle a modelé ceux-ci en retour"*. C'est une lente sécrétion collective...

Peut-on supposer alors que si les petits élèves de Pierre Colin vivaient en circuit fermé pendant assez longtemps, ils en viendraient à créer de "véritables" mythes. Avec ces créations on serait ainsi à... l'origine du mythe : des individus parlent, la collectivité sélectionne, façonne, et inconsciemment attribue des qualités symboliques aux êtres, aux choses, aux mots qu'elle crée et qu'elle manipule ; elle établit entre eux des relations d'opposition, des homologues, elle joue avec la métaphore, la métonymie,..., introduisant des polysémies propres au mythe. Au terme de deux ou trois années d'école, de vie en commun, mais encore beaucoup plus sans doute, Alphabette bicéphale, Coccinelle, Escargot, Soleil à deux têtes, Marie-l'orage, Gremusette, le Roi-miroir, Cocon, etc..., deviendraient des véhicules symboliques, le vocabulaire d'un "méta-langage" qui serait de l'ordre du mythe.

Passionnante expérience ; irréalisable pratiquement bien sûr ... Mais serait-elle seulement compatible avec notre mentalité ? Ne s'opposerait-elle pas à l'idée de "création", de "créativité", commune à tous les arts occidentaux actuels et à bon nombre de nos pratiques pédagogiques ? La "pensée mythique" est une "bricoleuse". Travaillant en milieu fermé, recherchant sans cesse un maximum de cohérence, elle est assez réfractaire à l'introduction incessante d'éléments nouveaux dans le circuit de l'expérience, car ils bouleversent son équilibre. Par son dynamisme, notre société a condamné les formes les plus élaborées du mythe. Dégénéré, il resurgit sous des avatars divers et dérisoire qui en méritent à peine le nom : idéologies, propagandes, objets-symboles des **Mytho-**

**Mythes et Créations
enfantines**

logies de R. Barthes (1957), science-fiction,... La pensée linéaire, scientifique, historique, ... laisse peu de place à la pensée mythique, pourtant toujours présente. Nos mythes ne s'ancrent plus dans la tradition quasi immuable mais dans le provisoire superficiel des modes. A la lente maturation propre aux sociétés "traditionnelles", closes sur elles-mêmes, conservatrices, l'Occident oppose dans tous les domaines un dynamisme sans retour : invention, créativité, originalité, individualité, personnalité,..., sont ici reconnues comme des qualités essentielles.. La poésie y participe certainement : activité de spécialistes dans un monde spécialisé, elle reflète d'abord un univers individuel avant d'atteindre une partie au moins du groupe, par un étrange mécanisme qu'il reste à élucider. De ce point de vue, elle diffère fondamentalement du mythe, bien assis dans le "socius", tandis que par d'autres aspects, on l'aura senti, elle en est incroyablement proche.

Je placerai donc résolument ces textes du côté de la poésie, c'est-à-dire du côté de celui qui les a provoqués. Mais la réponse de l'ethnologie est-elle significative ? Les mythologies qu'il étudie sont des émanations du monde des adultes. Ici le groupe qui a produit les textes, une classe d'âge soumise a un apprentissage spécifique, me paraît de nature différente. Une question fondamentale serait peut-être alors de savoir comment ces éléments "archétypaux", créés par l'enfant, ou même injectés inconsciemment par l'adulte, aident le petit de l'homme occidental à appréhender le monde qui l'entoure ? En tout cas, ils lui permettent de mettre en oeuvre et d'appriivoiser les mécanismes les plus fondamentaux de toute pensée humaine.

Michel Perrin

(paru dans "Cahiers de Poèmes")